Revue de presse compagnie Ultima Necat

www.untm.net

direction artistique : Gaël Leveugle
gael.leveugle@untm.net

administration : Margot Linard
margot.linard@untm.net

Un HOMME

REVUE DE PRESSE

inspiré de
CHARLES BUKOWSKI

mise en scène,
scénographie
écriture & traduction
GAËL LEVEUGLE

faire poème

Gaël Leveugle diffracte les cinq pages d'***Un Homme***, nouvelle de Charles Bukowski. Une rêverie entre éros et tragique, whisky sec et beignes dans la gueule, allant de Cassavetes à Marc Anthony.

Par Thomas Flagel

Au Centre culturel André Malraux (Vandœuvre-lès-Nancy), jeudi 15 et vendredi 16 novembre
centremalraux.com

À La Filature (Mulhouse), mercredi 5 et jeudi 6 décembre dans le cadre de Scènes d'Automne en Alsace
lafilature.org

Au Théâtre de Verdun, mardi 26 février 2019
transversales-verdun.com

À l'ACB (Bar-le-Duc), jeudi 28 février 2019
acbscene.eu

À La Menuiserie (Mancieulles), jeudi 4 et vendredi 5 avril
theatreicietla.com

untm.net

Après une *Loretta Strong* de Copi[1] aussi barrée que géniale, interprétée seul en scène, le nancéen Gaël Leveugle se plonge dans un autre monstre de la littérature : Bukowski, ses outrances et sa concision, son Los Angeles de losers et d'ivrognes. L'explosion des sentiments et du quotidien crasse d'une société américaine qui pervertit tout, jusqu'à l'intime. Quelques pages d'une nouvelle auxquelles il ajoute poèmes et chansons populaires, forment un spectacle en devenir de plus d'une heure trente. « *Prendre le temps de regarder les choses longtemps est notre privilège. Le Théâtre est un métier d'art* », glisse celui dont le but est « *de faire poème sans se cacher* » derrière des prétentions ou des faux semblants. Convaincu de « *la fonction symbolique de l'art dans la société* », le comédien et metteur en scène milite pour « *ne pas saper le rôle de l'esthétique, comme le logiciel libéral actuel le voudrait !* »

Accueillir de l'éros

Gaël Leveugle n'est pas homme à taire ses colères, ni à ne pas donner sens à son œuvre. « *Bukowski fait l'exercice d'un refus du texte.* » Comprenez du récit dominant. Or « *le texte est aujourd'hui affabulateur avec un Président de la République qui croit être un progrès dans son maintient du pouvoir et dont le livre programme s'appelait* Révolution », rigole-t-il. « *La question aujourd'hui est de dissoudre ce discours plutôt que d'ajouter au brouhaha ambiant. De s'éloigner de la névrose collective dans laquelle nous sommes entraînés, malgré nous.* » Reste à « *trouver cet endroit intime, celui du désir entre un homme et une femme qui se connaissent, sont un peu alcooliques et cherchent à retrouver la voie d'un désir authentique. Nous cherchons ce moment où les œuvres nous ouvrent et ouvrent des possibles. Dès lors, pas question de proposer du désir tout prêt à livrer au public*

Thomas FLAGEL, In Poly Magazine, octobre 2018

comme un feuilleton télé, mais des formes pouvant dissoudre des discours pour, enfin, accueillir de l'éros, au sens freudien. » Et qu'importe si notre époque ne semble guère capable d'accepter les dérapages politiquement incorrects d'un Bukowski : la femme, qui débarque chez son ancien amant après avoir quitté le dernier en date – délesté de quelques centaines de dollars – sur un coup de tête, se prendra quelques claques au milieu de rasades de whisky cul sec. *Un Homme* ne parle que d'amour et de solitude. Et si George, dérape en fantasmant sur les guiboles de Connie, allant jusqu'à la brûler à la cigarette, c'est parce qu'il est un salaud et qu'il le sait. Un mec, *baby*. Un de ceux qui traînait, comme d'autres Connie, autour des clubs miteux pour âmes en peine que fréquentait Bukowski. Qu'est-ce qui fait que leurs retrouvailles et que leur désir glisse, leur échappe ? « *Un rien, l'indicible que l'on connaît tous, des choses simples qui ne s'expriment réellement que dans l'intimité profonde de chacun.* »

Diffracter le monde

Il se réjouit de placer cette superbe question du désir sur un plateau de théâtre. « *D'autant qu'y travailler la gifle, avec la mythologie* d'Opening Nights[2] *de Cassavetes, nous fait prendre notre pied ! Le point de bascule tragique entre George et Connie fait texte. Comment proposerons-nous une expérience physique et sensible au spectateur qui l'a lui-même dans sa propre vie ?* » Par les moyens même de cet art, une forme altérable au contact du public et du temps. « *L'endroit idoine pour ressourcer son éros. On ferme la porte et le temps se modifie. On peut y divertir le monde et le faire dérailler : les gens sont plus eux-mêmes sans un mec leur hurlant de traverser la rue pour trouver du taf.* » Gaël Leveugle pourrait reprendre à son compte les vers de Kobayashi : « *À l'intérieur d'une goutte d'eau, j'ai vu, en reflet, le monde et les choses qui s'y passent.* » La composition prismatique dans laquelle il diffracte l'histoire est « *comme une flaque d'eau où l'on jetterait un pavé, observant les images des remous agités des personnages, dont les reflets nous les donnent à voir avec un petit bout de ciel, un petit bout de nuage, de pierre et d'éclat d'eux qui, tous, nous les racontent.* » Et de citer Fante, Rimbaud, Cassavetes et Godard. De se réclamer de Burroughs, dont la technique de cut up nourrira la dispersion des motifs, comme de Rancière « *puisque nous œuvrons dans un* "partage du sensible". » Pour cela, il convient de « *retrouver un endroit d'invention esthétique de l'intime, comme le cinéma américain créait le baiser entre deux lèvres après-guerre et cette émotion incroyable jusqu'à ce qu'elles se touchent.* »

L'obscur objet du désir

Refonder la société sur du désir. Sans candeur, ni bon sentiments. Encore moins avec des héros rétablissant la justice à longueur de temps comme au cinéma. « *L'univers de Bukowski est peuplé de clodos, de coucheries, de beuveries et de bagarres, autant de symboles de sa vie à L.A. dans les* fifties *que tout le monde saisit car il est brillant. En confrontant cela à une chanson de Mina, diva de la variété italienne capable de déployer sa voix sur trois octaves ou à Marc Anthony interprétant un lamento sur un air de cumbia, nous interrogeons par des époques et esthétiques différentes, ce désir ne trouvant pas son accomplissement.* » Sur scène, tout concourt au poème : les bruits concrets en direct joués par un musicien, les acrobaties de cirque (corps en chute, équilibre sans virtuosité…), chaque acteur dansant, chantant et convoquant ses techniques de jeu. Le mime qui fonde le mouvement chez Gaël, mais aussi le butō dont l'invention post-nucléaire le fascine. « *Elle contestait le texte de l'époque, renversant la société nippone sur elle-même. Ne me dites pas qu'on n'en a pas besoin aujourd'hui…* » ■

> *Pas question de proposer du désir tout prêt à livrer au public comme un feuilleton télé, mais des formes pouvant dissoudre des discours pour accueillir de l'éros*

[1] Lire *Space Oddity* dans *Poly* n°184 ou sur poly.fr

[2] Dans ce chef-d'œuvre de 1977, Gena Rowlands, actrice de théâtre dans le film, refuse autant qu'elle peut de rejouer un échange de gifles

MEDIAPART
VEN. 7 DÉC. 2018 - ÉDITION DE LA MI-JOURNÉE

Gaël Leveugle, un théâtre transdisciplinaire pour « Un HOMME »

7 DÉC. 2018 - PAR DASHIELL DONELLO

« Un HOMME » est présenté à la Filature, scène nationale Mulhouse, dans le cadre de la 6e édition des « Scènes d'Automne en Alsace » qui met en avant la créativité des compagnies locales et d'artistes indépendants installés en Alsace. Gaël Leveugle évoque un bouchon de carafe que l'on tourne dans ses doigts, pour percevoir une infinité d'impression. Nous n'avons pas été déçu.

© Frederic Toussaint

Constance quitte Walter qui ne la baisait pas bien. Elle désir George qui aime les jambes de Connie : « *Tes jambes m'ont manqué, Connie* ». Cela se passe chez lui dans sa caravane. Les deux amants encouragent leurs relations en buvant force verre de whisky. Georges parle comme un poète aux yeux de Constance : « *J'aimerais te fouetter avec ma ceinture sur les jambes, le cul, les cuisses. J'aimerais te faire trembler et pleurer et quand tu tremblerais et que tu pleurerais, je te la mettrais bien amoureusement* ». Mais Constance n'aime pas ce que lui demande George : « *J'ai pas envie de ça, Georges. Tu m'as jamais parlé comme ça avant. T'as toujours été correct avec moi.* ».

Cette courte nouvelle de Bukowski est : « *l'histoire brève d'un désir partagé qui pourtant échoue cruellement entre deux êtres qui se retrouvent. Cette nouvelle servira de cœur à la pièce. Dans une démarche minimaliste, nous ne chercherons pas à raconter plus que cette histoire rudimentaire* », nous dit le metteur en scène.

Dashiell DONELLO, In Mediapart, novembre 2018

Une démarche minimaliste

Si Gaël Leveugle ne cherche pas à raconter plus, nous voyons plus loin, au-delà des mots. La force de cette création est dans le transdisciplinaire : de l'acrobatie, de la chanson, de la danse, de la musique dans un espace théâtral où la vie est un texte.

« *De cette histoire minimale, nous allons garder l'ossature première, faite de temps et de tout ce que la vie joue à notre place. Nous allons tourner l'objet comme on tourne un bouchon de carafe entre nos doigts, en prenant le temps d'observer toutes les facettes et tous les reflets (…) L'ambition, dans la ligne des projets précédents, est de creuser des esthétiques qui proposent une expérience du corps, de sa culture et de son identité. Je remarque que les esthétiques provenant du marketing ou de la communication, qui sont par nature des esthétiques de conditionnement, sont ultra majoritaires dans l'espace collectif et qu'elles s'attaquent principalement au corps. Il y a là dans l'imagerie collective un espace chaud, et un enjeu politique premier à proposer autre chose* ».

Cette autre chose agit sur nous. Nous avons peur pour les cervicales des interprètes, quand ils tombent de haut de manière répétitive sur matelas de gymnastique. Nous pensons à **Pina Bausch**, puis l'instant d'après une chanson nous ouvre l'univers de Pedro Almodóvar d'une façon corporelle autre.

Avec la nouvelle, il y a d'autres textes de Bukowsky, des poèmes et chansons comme autant de points de vue possible. Dans un univers sonore de Jean-Philippe Gros et musical de Pascal Battus, donnant à l'espace des voix et des présences à la lumière-objet de Pierre Langlois. Les corps des interprètes sculptent l'histoire à l'envi. Avec la liberté expressionniste de Nouche Jouglet Marcus et les acteurs-marionnettes (Kleist *), Gaël Leveugle et Julien Defaye, qui font des trous dans les dialogues d'une célébration, où tout est théâtre.

* Kleist : Essai sur le théâtre des marionnettes (Über das Marionettentheater)

Mise en scène, scénographie : Gaël Leveugle
Interprétation : Nouche Jouglet Marcus, Julien Defaye, Pascal Battus, Gaël Leveugle
Musique : Pascal Battus
Diffusion Sonore : Jean-Philippe Gross
Lumières : Pierre Langlois
Régie générale : Frédéric Toussaint
Conception, construction des éléments scéniques : David Yelitchitch (Yet) et Erwan Tur
Assistante à la mise en scène et à la scénographie : Louisa Cerclé
Production, diffusion : Élodie Couraud
En tournée :
ACB - Bar-le-Duc (55) : 26 FÉVRIER
Transversales - Verdun (55) : 28 FÉVRIER
Théâtre Ici & Là - Mancieulles (54) : 4 ET 5 AVRIL
La Filature http://www.lafilature.org

THÉATRE

Une histoire vidée comme une bouteille de whisky

Avec *Un homme*, Gaël Leveugle et ses comédiens donnent chair à la désespérance de Charles Bukowski, qui a imaginé l'ultime rencontre entre deux paumés.

Mulhouse (Haut-Rhin), envoyé spécial.

Le bref chapitre intitulé « Un homme », tiré du recueil de nouvelles de Charles Bukowski *South of No North (Au sud de nulle part)* publié en 1973 aux États-Unis, en 1982 en France, est l'histoire d'un amour fini, perdu, massacré. Histoire de sexe aussi. Crue. Brutale. En résumé, Constance, plus ou moins pute, alcoolique, pas très vieille mais déjà usée, a quitté Georges, rustique et éternel plongeur dans des restaurants, pour le « riche » Walter, toujours accroché aux jupes de sa vieille maman. Un soir, Constance le plaque et revient trouver Georges dans sa caravane…

Sur cette fable un brin sinistre et désespérée, Gaël Leveugle a tissé sa propre toile. Celle d'un questionnement autour du thème du grand ratage de possibles retrouvailles dans l'existence. Pour cela, avec ses compagnons (Nouche Jouglet Marcus, Julien Defaye, Pascal Battus), il a inventé un espace de jeu modulé au fil de la représentation, parfois définit, parfois incertain mais toujours mystérieux, envoûtant, paniquant. À tel point que certains spectateurs ne restent pas jusqu'au bout de l'aventure.

FONDATEUR DE LA COMPAGNIE ULTIMA HÉCAT, GAËL LEVEUGLE JOUE DANS TOUTES SES PIÈCES ET CONÇOIT LA MISE EN SCÈNE COMME UNE ÉCRITURE.

« J'ai fait avec ce qui m'environne, en empruntant beaucoup à la poésie de l'auteur »

Dans une atmosphère de faux chaos, forcément millimétré pour bien fonctionner, une porte posée au centre du plateau est un des passages obligés mais parfois contournés. Dans un mouvement qui se répète, les personnages principaux montent sans un mot sur une tour d'acier et se lancent dans le vide, pour s'enfoncer dans un matelas. Ce mouvement répétitif est une constante dans *Un homme*, car au-delà des gestes, ce sont les mots, les phrases, qui reviennent comme en boucle, triturés, accélérés, ralentis, en direct, en play-back, avec des décalages voulus, par exemple entre le bruit réel du bouchon sur la carafe de verre et son écho enregistré, comme autant de microfractures dans le déroulement de la vie.

Pendant ce temps, Pascal Battus, installé devant une table, interprète devant ses micros une étonnante partition faite de frottis, de petits chocs, de grincements, de vibrations. Jusqu'au dénouement, quand la phrase est enfin achevée. Quand dans les vapeurs du flacon d'alcool désormais vide, le glas de la rupture définitive sonne. Avec dans la voix des deux comédiens les accents d'une vulgarité extraordinaire.

Bukowski a inscrit l'aventure dans une période assez précise, alors que Gaël Leveugle la situe dans un temps plus indéfini, car, dit-il, *« je ne connais pas le Los Angeles des années 1950-1960 et les alcooliques qui peuplent ses bars, j'ai fait avec ce qui m'environne, en empruntant beaucoup à la poésie de l'auteur »*. L'œuvre de Bukowski s'est construite sur des récits d'errance, de misère, de femmes-objets d'un désir constant, d'humiliations. La proposition de Gaël Leveugle renvoie comme dans un miroir tout cet univers poisseux. Avec un envoûtement entêtant. ■

GÉRALD ROSSI

Le 26 février, à Bar-le-Duc ; le 28, à Verdun ; en juillet au Festival off d'Avignon.

Un homme, un spectacle mis en scène et adapté à partir de textes de Charles Bukowski. Frédéric Toussaint

L'HUMANITÉ
LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

Avec *Un HOMME*, Gaël Leveugle et ses comédiens donnent chair à la désespérance de Charles Bukowski, qui a imaginé l'ultime rencontre entre deux paumés.

Le bref chapitre intitulé «Un homme», tiré du recueil de nouvelles de Charles Bukowski *South of No North* (*Au sud de nulle part*) publié en 1973 aux États-Unis, en 1982 en France, est l'histoire d'un amour fini, perdu, massacré. Histoire de sexe aussi. Crue. Brutale. En résumé, Constance, plus ou moins pute, alcoolique, pas très vieille mais déjà usée, a quitté Georges, rustique et éternel plongeur dans des restaurants, pour le «riche» Walter, toujours accroché aux jupes de sa vieille maman. Un soir, Constance le plaque et revient trouver Georges dans sa caravane…

Sur cette fable un brin sinistre et désespérée, Gaël Leveugle a tissé sa propre toile. Celle d'un questionnement autour du thème du grand ratage de possibles retrouvailles dans l'existence. Pour cela, avec ses compagnons (Nouche Jouglet Marcus, Julien Defaye, Pascal Battus), il a inventé un espace de jeu modulé au fil de la représentation, parfois défini, parfois incertain mais toujours mystérieux, envoûtant, paniquant. À tel point que certains spectateurs ne restent pas jusqu'au bout de l'aventure.
«J'ai fait avec ce qui m'environne, en empruntant beaucoup à la poésie de l'auteur»

Dans une atmosphère de faux chaos, forcément millimétré pour bien fonctionner, une porte posée au centre du plateau est un des passages obligés mais parfois contournés. Dans un mouvement qui se répète, les personnages principaux montent sans un mot sur une tour d'acier et se lancent dans le vide, pour s'enfoncer dans un matelas. Ce mouvement répétitif est une constante dans Un homme, car au-delà des gestes, ce sont les mots, les phrases, qui reviennent comme en boucle, triturés, accélérés, ralentis, en direct, en play-back, avec des décalages voulus, par exemple entre le bruit réel du bouchon sur la carafe de verre et son écho enregistré, comme autant de microfractures dans le déroulement de la vie. Pendant ce temps, Pascal Battus, installé devant une table, interprète devant ses micros une étonnante partition faite de frottis, de petits chocs, de grincements, de vibrations. Jusqu'au dénouement, quand la phrase est enfin achevée. Quand dans les vapeurs du flacon d'alcool désormais vide, le glas de la rupture définitive sonne. Avec dans la voix des deux comédiens les accents d'une vulgarité extraordinaire.

Bukowski a inscrit l'aventure dans une période assez précise, alors que Gaël Leveugle la situe dans un temps plus indéfini, car, dit-il, «je ne connais pas le Los Angeles des années 1950-1960 et les alcooliques qui peuplent ses bars, j'ai fait avec ce qui m'environne, en empruntant beaucoup à la poésie de l'auteur». L'œuvre de Bukowski s'est construite sur des récits d'errance, de misère, de femmes objets d'un désir constant, d'humiliations. La proposition de Gaël Leveugle renvoie comme dans un miroir tout cet univers poisseux. Avec un envoûtement entêtant.

Le 26 février, à Bar-le-Duc; le 28, à Verdun; en juillet au Festival off d'Avignon.

Gérald Rossi

La Provence FESTIVAL D'AVIGNON MARDI 09/07/2019

Un homme (on est impressionné)

Par Alain Pécoult

©Franck Roncière

« Un homme » est adapté d'une courte nouvelle de Charles Bukowski.

Un homme est passé tout près du bonheur et n'a pas su le retenir. Le souvenir de cette soirée où tout s'est joué à si peu de chose le hante. C'est ce souvenir qui tourne en boucle qui fait l'objet de la pièce.

Gaël Leveugle ré-invente la machine à remonter le temps. Partant de la trace qui reste de cette soirée, la nouvelle, texte lu en voix off, dit en playback, on va se rapprocher de la scène proprement dite, jouée en voix off d'abord, puis « en vrai » jusqu'au dénouement.

Tout se déroule sans heurt, s'enchaîne comme dans un rêve ou un cauchemar où l'on chute de tout son poids à répétition, où l'on revient au point de départ pour refaire le même trajet…

C'est l'ombre des personnages qui apparaît en premier, au fond de scène, avant qu'ils ne poussent la porte, leur ombre, qui les précède. Et puis il y a ces chansons d'amour nostalgiques, en italien, en espagnol, en français, d'abord enregistrée, puis chantée, puis plus ou moins chantée a cappella. Quant au plateau, il s'ordonne petit à petit jusqu'à dessiner la caravane de George où se déroule la scène. Le flou se fait focus, se fait net et irrévocable.

Il faudrait parler des lumières aussi, et de la musique, classique, enregistrée, concrète, créée au plateau. Du jeu des comédiens, proche parfois de la danse, de leurs gestes lents et précis, somnambuliques et hypnotiques.

C'est un spectacle fascinant, on retient son souffle tout au long de cette expérience de distorsion du temps, de retour à la source désormais tarie.

A 20h45 du 6 au 22 sauf les 9 et 16, 116 rue de la Carreterie, 15€ - 10€ - 5€, 04 90 39 57 63, www.grandest.fr

Alain Pécoult, In La Provence, juillet 2019

szenik.eu

LE MEILLEUR DES SCÈNES AU COEUR DE L'EUROPE / DAS BESTE DER BÜHNEN IM HERZEN EUROPAS

THÉÂTRE

UN HOMME
C. Bukowski, G. Leveugle

15 novembre 2018 | 16 novembre 2018 | Vandoeuvre-lès-Nancy | CCAM - Scène nationale
05 décembre 2018 | 06 décembre 2018 | Mulhouse | La Filature
Le 26 février 2019 | 20:30 | Verdun | Transversales
Le 28 février 2019 | 20:30 | Bar-le-Duc | ACB Scène Nationale
04 avril 2019 | 05 avril 2019 | Mancieulles | La Menuiserie - Thé â tre Ici&Là

Le problème avec l'amour...

Gaël Leveugle met en scène *Un Homme*, de **Charles Bukowski** – une nouvelle qui parle d'attirance, mais aussi des problèmes qu'il peut y avoir entre deux êtres, dont les histoires sont ici présentées sur scène de plusieurs manières.

Un beau jour, Constance toque à la porte de Georges, qu'elle a quitté pour Walter. C'est donc fini avec Walter, mais son corps est irrésistiblement attiré par son ancien amant, Georges. C'est alors que se déploie un jeu d'agressivité et d'attirance. Ces deux-là ne peuvent s'empêcher de se toucher, alors même qu'ils ont très envie de se gifler l'un l'autre. A l'image des émotions liant deux êtres, pouvant varier et se compliquer, les histoires des personnages sont ici mises en scène de manières différentes, en acrobaties ou en danse. Une façon audacieuse de revisiter **Bukowski** ! D'ailleurs, cela l'aurait sûrement bien amusé !

Leila CHIK, In Szenik.eu, novembre 2018

L'INSENSÉ 12 juillet 2019 | CRITIQUES | Critiques, Yannick Butel

L'Homme... Frigorifié

L'Homme, mise en scène de Gael Leveugle d'après Charles Bukowski à la Caserne, Avignon Off. Par Yannick Butel

Si un temps on a considéré que le théâtre réfléchissait le monde, dans un héritage où la scène actualiserait celui-là et en soulignerait le sens et la signification ; si un temps on a pensé le théâtre comme un « remake » de notre quotidien au prisme d'esthétiques évoluant en fonction des libertés que l'on prend avec l'époque… il y a, à l'endroit de la pratique des arts, en musique, en danse, au théâtre, en arts plastiques… des penseurs et des artistes qui se sont toujours affranchis de toutes les contraintes. Par le choix de convoquer Charles Bukowski, Gaël Leveugle s'inscrit à l'endroit de ces voix anarchistes, en lieu et place d'une parole libérée de toute omerta, là où l'interdit est défunt. Là où, au plateau, les pensées viennent des viscères et où les mamelles de la poésie s'apparentent au goulot des bouteilles, aux tétons gonflés de muses alcoolisées, aux sexes mouillés et à la profonde solitude qui en est l'humus.

Frère des poètes crottés et maudits promis à l'errance et au gibet, jumeau du vagabond qui écrira une *Saison en Enfer*, reflet de Van Gogh, d'Artaud, de Lowry, d'Antoine Blondin… Bukowski appartient à la famille des poètes dont Derrida a saisi le trait essentiel puisque leur folie s'apparente à une « crise de raison ». Bien loin de l'esprit des Lumières et d'un monde organisé ou sous contrôle, leur poésie se livre dans l'excès, la démesure, là où « la vie d'artiste » les tient en équilibre sur le fil d'un rasoir. Avec Bukowski, au tournant du XXIè siècle, le pas s'est accéléré et le geste libertaire a gagné en radicalité, s'écartant définitivement, de la poésie de salon et du bon goût bourgeois. Bukowski ne verra donc pas dans la littérature ce qu'y voit ses contemporains en leur majorité et Pivot en sera catastrophé lui qui cherchait le Buzz médiatique avec ses émissions littéraires à deux balles qui avaient néanmoins le mérite d'exister. C'est que Bukowski, quant à la littérature qu'il peut pisser ou produire est clair : « une activité stupide […] un jeu de cons, un jeu de pharisiens et de profs de lettres, un jeu de lourdauds. […] Mais boire, ça c'est le nirvana ! ». Et d'ajouter qu'il ne cessera, pour écrire, de boire, comme on dit « plus que de raison ». Sans doute, comme il s'en expliqua, parce que l'alcool l'a sauvé de la destruction et lui a épargné une « normalité » qu'il détestait et qui est porteuse d'indifférence et d'inhumanité. Et parce que « Boire est une affaire de quantité » rappelle Deleuze, et que l'alcoolique cherche à rester debout, Bukowski s'apparente à l'ivrogne deleuzien qui tire de l'alcool l'écriture qui le tient debout : *Le ragout du septuagénaire, Women, Le Postier, les poèmes*… nous le disent.

Au plateau, Gael Leveugle , qui s'est entouré de la comédienne Charlotte Corman, et des acteurs Julien Defaye et Pascal Battus joue un agencement. Soit, une même scène, reprise et respectant la seule règle qui vaut : la répétition. « Répétition d'un agencement » pourrait être l'autre nom de *L'Homme*. Parce que, d'une certaine manière, le syndrome de la répétition vaut pour la métaphore d'une obsession. Obsession qui se donne sur le mode de la variation et où la reprise ne vaut jamais pour l'identique mais ressemble à celle qui la précède. Et observant ce principe de construction, l'Homme s'augmente de détails, s'épaissie à mesure que la ritournelle s'accomplit. *L'Homme* de Gael Leveugle campe ainsi trois figures génériques prises à l'œuvre de Bukowski qui, au piège de l'espace, se regardent comme prisonniers d'un monde dont ils ne peuvent s'échapper. Monde interlope, pris dans la glue des relations « humaines » obsessionnelles où il est question de l'intello, de la chatte, du Whisky, du plaisir donner à une femme, de violences… Et tout le temps de la représentation, soumise à répétitions et différences, ce que travaille Gael Leveugle porte sur une image et un son. Une image, insolite, redondante, incongrue, hypernaturaliste ou au contraire inquiétante. Un son, différé, décalé, travaillé ou brut… C'est que jouant d'agencements en agencements, Gael Leveugle s'introduit dans le langage de Bukowski, dans la langue de l'américain où les mots n'ont pas pour fonction de nommer, mais de se rapprocher d'une sensation à identifier, d'un intérieur à dénouer, d'une profondeur qu'il faut toucher… là où, sous la croûte des mots, il y a l'ossuaire des pensées.

Une comédienne recourt au playback, un homme qui monte sur un escabeau et tombe inerte sur un lit avant de recommencer, un canapé accueille les confidences d'une femme qui s'inquiète de son sexe, un bruitiste en fond de scène fait des expériences sonores, un bar portatif donne l'occasion à tous de boire sans retenue et infiniment… un 9 millimètre est utilisé et ponctue de détonation une lettre lue, la scène soudainement est habillée de papier alu… A la première image, dans un espace enténébré, un type esquisse une danse… Une porte s'ouvre et se ferme qui ne donne sur rien.
Au terme de L'Homme, dans ce théâtre qu'est la Caserne, on songe à cette énième phrase de Bukowski, « la position d'Homme Frigorifié, c'est autrement plus invivable qu'une simple position mais c'est histoire de vous faire considérer ce corps insensible avec un tant soit peu d'humour, sinon vous ne supporteriez pas la noirceur de la situation ». Contrat rempli pour cette mise en scène qui prend le parti d'une immersion dans le petit monde plissé de Bukowski. Non pas les bas-fonds, mais plutôt le monde des arrières pensées.

Yannick Butel, In L'Insensé, juillet 2019

Dans Un homme, Gaël Leveugle part d'une nouvelle de Charles Bukowski pour développer une riche et singulière poétique du déséquilibre. Une partition où corps, lumière, musique et texte participent tous d'une même chute qui est aussi une fête.
Dès qu'il apparaît dans un costard bleu nuit, qu'il s'avance vers le milieu du plateau et entame une danse étrange, toute désarticulée, Gaël Leveugle installe une atmosphère souterraine, onirique. Derrière lui, un homme mince et barbu comme on en trouve dans les westerns (Julien Defaye) et une jolie fille du style fatal (Charlotte Corman) font quelques lentes traversées, tandis que Pascal Battus installe sur une table un tas d'objets variés : des morceaux de ciment ou de polystyrène, des barquettes de fast food et d'autres choses plus mystérieuses, avec lesquelles il commence à produire des bruits au diapason du reste. À la fois disparates et entièrement cohérents. Bienvenue Au sud de nulle part, titre d'un recueil de Charles Bukowskipublié en 1973. Dans Un homme précisément, ou plutôt dans l'univers que Gaël Leveugle a construit autour de cette courte nouvelle où amour, sexe et alcool ne font pas bon ménage.
La logique de Gaël Leveugle est celle des rêves. Il y procède par associations inattendues, volontiers surréalistes. Comme dans son étonnant Loretta Strong de Copi, où il jouait nu au milieu d'un complexe dispositif lumineux, le metteur en scène et comédien déploie un langage à rebours du naturalisme assez brut du texte dont il s'empare. Une sorte de chorégraphie où les mots, la lumière et la musique sont traités comme des gestes qui tentent de s'approcher, sans jamais l'illustrer, de l'histoire de Constance et de George. Une histoire somme toute assez banale : celle d'une femme qui vient de quitter un homme « qui ne sait pas donner du bonheur à une dame » et qui vient avec une bouteille de whisky trouver refuge chez un autre apparemment beaucoup plus doué en la matière.
Si Bukowski, et plus généralement les auteurs de la beat generation, font partie des nombreuses références que Gaël Leveugle brasse et modèle à sa singulière manière dans chaque création de sa compagnie Ultima Neca, son texte lui sert ici de « pré-texte ». C'est à partir de lui, dit-il dans le dossier de présentation de son spectacle, qu'il « commence à écrire son texte, assemblage d'éléments divers, compositions analogiques, figures variées qu'on appelle mise en scène ». Si, traduits par Gaël Leveugle lui-même, les mots de Charles Bukowski finissent par être tous prononcés dans Un homme, c'est donc comme moteurs de l'imaginaire et du corps des artistes, et non l'inverse. Ils sont livrés au compte-goutte, un peu plus longuement dans chacun des tableaux qui sont autant de petits rituels tragiques.
Dans leur exploration de la zone obscure du désir où s'engouffrent les deux protagonistes de Bukowski, les comédiens de Un Homme affirment pourtant une saisissante force de vie. Et une belle foi dans le théâtre, dont ils exhibent tous les mécanismes en transformant à vue l'espace. En reconfigurant leur laboratoire, où l'histoire de Constance et George ne cesse de changer de visage, de signification. Le plateau a aussi sa vie propre. De petites ampoules se décrochent par exemple toutes seules, formant un drôle de ciel étoilé. Des panneaux argentés se déploient de leur propre chef – ou plutôt celui du régisseur général Frédéric Toussaint, qui signe avec Pierre Langlois la belle création lumière du spectacle – en référence sans doute à la Silver Factory, le studio mythique d'Andy Warhol. Un homme célèbre le déséquilibre avec une précision, une intelligence qui éblouit.
Anaïs Heluin – www.sceneweb.fr

Anaïs Héluin, In Sceneweb, juillet 2019

Dans son recueil South of the nord traduit par Brice Matthieussent sous le titre Au sud de nulle part, la nouvelle Un homme occupe cinq pages (Points poche). Elle est lue, peu après le début du spectacle homonyme, en partie en voix off, un peu comme un peintre commence par couvrir sa toile d'un fond avant d'attaquer le sujet.
L'histoire peut vite se résumer : une femme, Connie, vient de quitter son mec, débarque ivre chez son ex, George, avec une bouteille de whisky. Ce n'est pas qu'il ne bandait pas son Walter, mais il ne pensait qu à ses nouvelles voitures, sa mère, ses déodorants, et puis « il baisait comme un pédé » il ne lui léchait jamais la chatte , Georges lui , il l'aimait sa chatte et plus encore ses jambes « Tes jambes m'ont manqué, Connie » lui dit-il.. Et puis tout bascule. Cela s'apaisera dans les pleurs, le remords et l'ivresse. Connie partira sur la pointe des pieds, laissant Georges endormi, elle entrera au Blue Mirror où elle sait retrouver Walter, ivre : « Je t'ai manqué chéri ? » Il ne répond pas.
Charles Bukovski appelle « contes souterrains » les nouvelles de ce recueil. Le travail de Gael Leveugle consiste à entrer dans le souterrain. Un homme est non un prétexte mais un contexte pour déployer un théâtre sensitif où vont de paire la lumière mouvante de Pierre Anglais, la musique live de Pascal Battus (derrière sa table à miracles pleine de bricoles il est sur scène et non sur le côté) et le travail des acteurs reprenant un pan du texte selon différentes variations de vue et de points de vue.
Leveugle s'intéresse au moment où la nouvelle bascule, où Georges (Julien Defaye) gifle Connie (Charlotte Corman) et veut la fouetter avec sa ceinture avant de lui faire l'amour. Ce moment, il le décompose, l'effeuille, comme une phrase que l'on raturerait avant de trouver les bons mots. Tout avait commencé, pour donner le ton et l'humeur, dans une semi obscurité (le début du souterrain si l'on veut) par une danse d'un homme en costard (Gael Leveugle), désarticulant son corps comme sujet à des pressions contraires.
Gaël Leveugle qui a déjà travaillé sur des textes de Viktor Pelevine, Grégory Motton, Antonio Tarantino et Copi, trouve chez Bukowski une matière à déployer son univers aux antipodes du réalisme. A la suite de Tadeusz Kantor, il parle d'un dissolution et d'une dislocation du présent. Que l'on retrouve, à sa manière, chez Bukowski, particulièrement dans ses poèmes. Dans son recueil Les jours s'en vont comme des chevaux sauvages dans les collines (traduction Thierry Beauchamp, Points poche) le poème Autodestruction fait penser au texte et au spectacle Un homme : « les doigts rouges de mon serpent/a-t-il dit/ et ils l'ont transporté/ du canapé sur la civière/ les 25 marches/et sa femme à croisé les jambes/ (je pouvais presque voir son magnifique entrejambe)/a allumé une cigarette/ et a dit/ je ne vois pas vraiment/mais vraaaaaaiment pas ce qui lui a pris, / et je lui ai balancé une gifle à travers la gueule /qui a fait voler la cigarette sur le tapis/ comme un truc venu de Mars/ et j'ai suivi la civière/en bas. »

Jean-Pierre Thibaudat, In Médiapart, juillet 2019

L'INSENSÉ

Un homme est une virtuose écriture de plateau (et pour une fois, ce terme a un sens) où la forme se décline par variations autour d'une petite scénette inspirée de Bukowski. Les gestes et les mots se répètent, une fois projetés, une fois dits, jusqu'à ce que la scène finale se joue de A à Z. Il y a une sorte de développement contrapuntique jusqu'à la finale, où le théâtre, ou ce qu'on en entend de manière classique, n'est plus morcelé par ses éléments auditifs et visuels.
D'abord, c'est du playback. La comédienne Charlotte Corman est en avant scène et lit, ou fait semblant de lire. Plus tard il y aura les actions, mais les sons seront doublés artificiellement. Comme s'il s'agissait d'un dur labeur pour se dépêtrer de quelque chose et arriver à la vie. « Il y a ce petit oiseau bleu au fond de moi, mais que je ne laisserai pas sortir. Je suis brillant. Il ne
sera vu de personne. » Et voir cette représentation du 15 juillet, où un magnifique accident – le bar dont manque une roue et qui chavire dès lors que Charlotte Corman s'assoie dessus renversant l'eau, les verres et la bouteille de whisky – où cet accident semble tout à coup avoir brisé, fissuré quelque chose. « 1. La vie est un texte. 2. Nous voulons faire des trous dedans. […] 4. Ce n'est pas vrai que quand on veut on peut. » C'est donc cet accident qui a pu faire un trou. La vie battait en pleine force et c'était comme un réveil depuis une longue et astreignante congélation.
Pour faire sauter quelque chose, pour arriver à faire les trous, il y avait la tentative de gueuler un texte et tirer dans l'air avec une arme à feu. Où « the worst » est cette vie partout proclamée et normée, cette vie que l'on devrait mener, et où « the best », c'est tout le contraire : cette vie-là, socialement méprisable et sans doute le verre de whisky. Et à chaque phrase ou presque, un coup de pistolet comme une tentative de déchirer l'air et avec l'air cette chose qui nous empêche, mais de voir clairement l'impuissance de la force. C'est donc un jeu, un passe-temps, plutôt qu'un manifeste dans lequel on croirait encore et ainsi on traverse la vie.
Un autre intermezzo : La scène est presque en noir, Pascal Battus fait des bruits avec des bouts de plastique sur un disque qui tourne. Une musique bruitiste qui semble participer aux craquèlements d'une couche de glace qui nous enferme durant tout le spectacle. Et en dessous de la glace doit se trouver ce corps tortueux et torturé, éclairé par bouffée de lumière tantôt d'une côté, tantôt de l'autre. Les articulations désaxés, plié en deux ou trois. On ne voit pas clairement et on devine une grimace terrifiante, mais qui se dévoile d'être au finale la tête et des cheveux…
La lumière et la scénographie font un et ils procèdent aussi par ajouts successifs pour construire, pour aller vers une construction quelconque. Des espaces se dessinent. La chambre dessinée par des lignes d'une guinde rappelle les cadres dans les tableaux de Bacon. Nombreuses ampoules sont réfléchies dans l'entour miroitant. Souvent ils s'éclairent eux- même avec des miroirs en réfléchissant la lumière sur leurs partenaires de jeu…
Ce n'est pas un rythme qui se hâte. Tout au contraire. Il construit tranquillement, lentement autour de ce moment où Constance retourne chez George, où les deux sont à nouveau pris par un désir, mais où Constance à la fin (mais il n'y a pas vraiment de fin puisqu'il n'y avait pas d'histoire, et il n'y avait pas de début non plus) le quitte et repars chez Walter. Une lenteur par moment insupportable ou du moins agaçante comme quand il verse le whisky avec le même geste méticuleux, obsessionnel et à répétition infinie dans son verre. Moment de vie où le désir aurait pu cheminer vers quelque chose, nous ouvrir tout à coup à la vie et où l'accident du théâtre l'accomplit.

Malte Schwind, In L'insensé, juillet 2019

OUVERT AUX PUBLICS

Une porte, un projecteur, un matelas, une table, un canapé, un escabeau, un portant, une table sur roulettes, une paire de chaussures rouge à talons hauts et une bouteille de whisky, voici les éléments du décor d'Un Homme de Gaël Leveugle. Étrange et enthousiasmant.

La liberté de créer
Disons-le haut et fort, on aime Gaël Leveugle pour sa liberté créatrice. Proposition après proposition, il pousse encore plus loin les cadres de la représentation et n'a pas peur de laisser son public sur le côté avant lde le cueillir.
Il y a de cela dans Un Homme. Le metteur en scène puise son inspiration auprès de l'œuvre féconde de Charles Bukowski et livre un spectacle hautement théâtral où la matière sonore est objet de recherche, où les protagonistes racontent à l'envi l'histoire de Connie, Georges et Walter.

Un trio de comédiens
Charlotte Corman, Julien Defaye et Gaël Leveugle campent les personnages de cette histoire d'une rupture amoureuse. Jouant et rejouant une seule et même scène, le public est le témoin d'une mise en abyme. La torsion temporelle dûe au récit précipite tout ce beau monde dans des interstices où chacun vit et revit les dialogues. Le trouble est à son paroxisme avec le judicieux playback des dialogues.
Différentes temporalités cohabitent dans cet espace. Elles marquent tour à une réalité, un fantasme, un présent ou une transcendance de celui-ci ; et donnent lieu à des réjouissances rarement vécues le temps de la représentation.
Une pièce très théâtrale

D'une scène extraordinaire – lorsque Connie et Walter se jettent du haut de l'escabeau – , à un décor en mutation, comme peuvent l'être les comédiens – ingénieux système qui fait basculer le public dans un environnement étincelant – , ou en passant par le chant – on pense ici à la merveilleuse interprètation de Bluebird, poème de Bukowski par Gaël Leveugle – , absolument tout concourt à faire acte de théâtre.
Pascal Battus bruite en direct les séquences de cet Homme qui pourrait très bien être un film que l'on regarderait se tourner.
Il y a encore bien plus de trouvailles dans cet objet, mais cela reviendrait à faire un catalogue à la Prévert.

Un Homme est à la fois étrange et enthousiasmant. Comme l'est Ultima Necat, la compagnie de Gaël Leveugle. On ne peut que vous conseiller d'aller vous frotter à cet Homme-là.

Laurent Bourbousson, In Ouvert aux publics, juillet 2019

Vaucluse matin
le dauphiné

LA CASERNE Jusqu'au 22 juillet à 20 h 45

"Un homme"

LE TOP

Voilà un objet théâtral unique en son genre, qui commence par la danse désarticulée d'un homme dans la pénombre. Puis une femme entre en scène, tenant un livre, qu'elle lit en play-back. Derrière, un homme plonge en boucle sur un épais matelas de gym. Puis c'est elle, sur fond de musique classique.

Derrière, Pascal Daniel construit sa musique en direct, à partir de matières frottées, limées, poncées.

L'histoire est celle d'un homme et d'une femme qui se retrouvent dans une caravane, alors qu'elle vient de [illegible] Jacques Walter. Vont-ils réussir à se retrouver ? Pas si simple...

Le public sait le [illegible] avant la dernière minute et avant cela, ses nerfs auront été mis à rude épreuve, à force d'entendre toujours la même histoire, déclinée à l'infini.

Si Gaël Leveugle est parti de la nouvelle de Charles Bukowski, "Un homme", il en a fait un spectacle total, mêlant danse, chanson, texte, musique, éveillant sans cesse l'intérêt de son auditoire.

Gaël Leveugle embarque les spectateurs dans une expérience théâtrale unique. Photo Franck BENCIBEL

LE FLOP

Sans le talent des comédiens et l'incroyable mise en scène, l'on pourrait s'y ennuyer.

Marie-Félicia ALIBERT

Jusqu'au 22 juillet, à 20 h 45, à la Caserne. Durée : 1 h 25. Résa : 04 90 32 57 63

Marie-Félicia Alibert, In Vaucluse Matin, juillet 2019

la terrasse
La culture est une résistance à la distraction. Pasolini

AVIGNON - AGENDA
Publié le 28 juin 2019 - N° 278

Un Homme d'après Charles Bukowski, mis en scène par Gaël Leveugle

CASERNE DES POMPIERS / D'APRÈS CHARLES BUKOWSKI / MES GAËL LEVEUGLE

Inspiré d'une nouvelle de Bukowski, *Un Homme* propose un spectacle pluridisciplinaire pour mettre en partage le désir.

C'est comme *« un bouchon de carafe que l'on tourne dans ses doigts. On ne regarde qu'un seul objet mais on en perçoit une infinité changeante d'éclats, une infinité d'impressions »*. C'est par cette comparaison que Gaël Leveugle, qui traduit, conçoit, met en scène et interprète avec trois autres comédiens *Un Homme* donne à sentir la forme de son spectacle. Dans la nouvelle de Bukowski, une femme vient de plaquer son amant pour retrouver son ex. *« Un prétexte »* pour Gaël Leveugle, qui convoque l'acrobatie, la danse, le théâtre et la musique afin de tourner autour du désir, *« de ce moment où on se lance vers l'autre »*. Une mise en partage sensible bien plus qu'un discours sur ce que produit en nous l'élan, l'attirance, l'envie, mâtinés bien sûr du désespoir et de la vitalité que développait l'écrivain américain autour de *« cette instance tragique de nos vies »*.

In La Terrasse, juillet 2019

Théâtre du blog

Un homme, d'après une nouvelle de Charles Bukowski, mise en scène de Gaël Leveugle

Posté dans 18 juillet, 2019 dans critique.

Festival d'Avignon

Un homme, d'après une nouvelle de Charles Bukowski, mise en scène de Gaël Leveugle

Sur la place Belle-Croix à Avignon où se trouve La Caserne, une peinture murale, usée par le temps, figure la Chiesa della Croce, à Senigallia dans la province d'Ancône.
Un homme âgé assis y est aussi dessiné et pourrait être le fantôme de Charles Bukowski.
«Dans cette petite histoire, Constance se pointe chez George, dans sa caravane, avec une bouteille de whisky, dit Gaël Leveugle. Elle vient de quitter Walter. Elle et lui voient monter leur désir de se retrouver, mais dans le monde tel que le déplie Bukowski, ça n'est pas aussi simple que ça. C'est pas parce qu'on veut qu'on peut. » Avec sa compagnie Ultima Necat, l'artiste, inspiré par la danse butô, donne beaucoup d'importance au langage corporel et envisage la parole comme un mouvement faisant partie d'un tout. Dès la première scène, il assemble musique, danse, acrobatie et texte.
On entend la nouvelle de l'auteur américain d'origine polonaise en voix off, et baigné dans un étroit rayon de lumière, le metteur en scène qui joue aussi dans cette pièce, se trouve traversé par des mouvements rapides et dissociés, comme disloqué par la parole. Charlotte Corman et Julien Defaye le rejoignent, incarnant avec conviction Constance et George. Leurs solitudes se rencontrent: deux destins en chute libre comme le symbolise la leur sur un gros matelas de gymnastique. Le texte va être répété plusieurs fois, soit en « play back » comme une pensée intérieure, soit déclamé par les comédiens. La musique est très présente: soit avec des extraits enregistrés d'une symphonie de Beethoven sur laquelle chante alternativement chacun des artistes, soit jouée en direct par Pascal Battus. A jardin, assis sur une table, le compositeur amplifie le son émis par le frottement de différents matériaux. Le metteur en scène signe aussi la scénographie et nous réserve quelques belles surprises en nous plongeant dans une atmosphère de film : un fauteuil club rouge, l'indispensable table basse avec verres et bouteille de whisky, le tout éclairé par la lumière de petites ampoules en série tombant des cintres…
Malheureusement les nombreux temps morts n'ont pas la densité des silences de *Paris-Texas* de Wim Wenders. Les répétitions de phrases de Bukowski, pas toutes indispensables, rallongent cette pièce qui dure déjà une heure quinze: «Mes jambes, tu les aime toujours? Je n'ai jamais pu les regarder de trop près, elles me brûlent les yeux»… Par ailleurs, cette adaptation d'*Un homme* ne manque pas de charme.

Jean Couturier, In Théâtre du blog, juillet 2019

C'est quoi un homme : une mise en scène de Gaël Neveu au TAPS Laiterie, à Strasbourg

Le Nancéen Gaël Leveugle s'empare d'un pré-texte pour pour développer une riche et singulière poétique du déséquilibre. A la mise en scène et au jeu, entouré de Charlotte Corman, Julien Defaye et Pascal Battuchute, il éprouve une chute qui est aussi une fête.

« tes jambes m'ont manqué, Connie. Qu'est-ce qu'elles m'ont manqué ces jambes ! Et cette manière que t'as de porter des hauts talons. Ça m'affole. Les femmes d'aujourd'hui savent pas ce qu'elles ratent. Le haut talon façonne le mollet, dessine la cuisse, forme le cul ; ça donne du rythme à la marche, ça m'enflamme du sol au plafond. »

Jeter son corps dans la bataille du sexe, de l'amour

Tout est là : amour, sexe… L'incandescence du désir bientôt altérée par l'alcool, ingurgité par l'auteur Charles Bukowski qu'adapte ici le metteur en scène et comédien Gaël Leveugle de la compagnie Ultima Neca.

Constance vient retrouver son amant après avoir quitté son conjoint. Dans le huis clos d'une caravane, de rasades de whisky en tirades lubriques, de gifles en refrains populaires, les corps et les mots à la dérive chutent inexorablement vers la solitude.

Entre désir et désespoir, le couple se consume dans un amour vache que seule la réalité crue sait produire. Une histoire somme toute banale : une femme confrontée à des hommes « qui ne savent pas donner du bonheur à une dame ».

Entouré de Charlotte Corman, Julien Defaye, Pascal Battus, Gaël Leveugle façonnent *Un homme*, extrait du recueil Au sud de nulle part, publié en 1973. C'est pièce réjouissante et vertigineuse qui explore la zone obscure du désir mais puise à une inextinguible force de vie et une foi inébranlable dans le théâtre.

Car Bukowski ne sert que de pré-texte à Gaël Leveugle qui « a écrit son texte tel un assemblage d'éléments divers, de compositions analogiques, de figures variées qu'on appelle mise en scène ».

Sur scène, de petites ampoules se décrochent toutes seules, formant un drôle de ciel étoilé. Des panneaux argentés s'animent sous l'action du régisseur Frédéric Toussaint qui signe, avec Pierre Langlois, la belle création lumière du spectacle. Les références à la beat generation, la contre-culture américaine abondent comme celle à la Silver Factory, le studio mythique d'Andy Warhol.

Traversée par la douleur et le déchirement, mais aussi par le débordement de la vie, l'œuvre prodigieuse de Charles Bukowski nous traverse par son tranchant, son style caustique. *Un homme* est l'une de ces chroniques d'une vie vécue à l'extrême.

Veneranda Paladino In DNA, 5 octobre 2020

C'est l'histoire d'un homme. Ou plutôt c'est l'histoire des histoires qui se raconteront autour de lui. C'est l'histoire des différentes manières de raconter une histoire. C'est l'histoire de l'homme.

Dans un décor de cinéma avec projecteur apparent et musicien en live, doublage surround et surprises permanentes, on entend des morceaux d'une scène tirée d'un roman de Bukowski. Une femme déçue par son amant vient retrouver l'homme qui la fait vibrer. L'excitation est palpable, le danger imminent. Il y a du sexe sur la table et du whisky dans la tête.

Au fur et à mesure de l'avancée du spectacle, le récit avance vers son incarnation finale : une scène de théâtre de forme plus classique. Mais pour enrichir et préparer ce moment, notre perception aura été ouverte à toutes les influences.

Déconstruire le récit pour mieux le circonscrire

Le metteur en scène Gaël Leveugle désincarne la parole pour mieux la faire résonner. Il prolonge les mots par les lumières et les sons. Il nous déshabitue de la convention pour mieux nous faire entendre le récit et ses infinies possibilités. L'histoire qu'il raconte peut s'appréhender autant intellectuellement que sensoriellement et c'est là une des grandes qualités de ce spectacle.

Les tourments de la passion amoureuse sont figurés par des suicides de cinéma accueillis sur matelas. Des morceaux de musique pop ramassés ça et là dans les égouts des radios s'expriment par le chant – volontairement kitsch – des protagonistes. Ces musiques là nous rattachent au grand récit du monde, celui dans lequel nous baignons quotidiennement, et cela enrichit encore l'amplitude des sensations, tout en préservant le spectacle de l'esprit de sérieux. Le musicien sur scène accompagne par des sons de musique concrète les explorations littéraires des comédiens. C'est souvent fort intéressant, prenant, mystérieux. Il y a des morceaux de « Twin Peaks » là-dedans et des bouts de « Dogville ». Le cinéma s'infiltre dans le théâtre. La distanciation – il en faut bien un peu – contamine la vie et la rend plus spectaculaire.

Il n'y a dans ce spectacle qu'une seule longueur. La scène de théâtre « classique », l'aboutissement de la construction du récit, s'étire un peu trop et ce, peut-être par un curieux manque de radicalité. Elle commence par laisser les comédiens dans le nu de leur parole, puis choisit de les aider par un fond sonore de musique live, rattachant ce moment au reste et endormant un peu la proposition. Mais ce seul bémol n'enlève absolument rien aux qualités de l'ensemble.

La fin du spectacle réserve un dernier retournement de sens que nous ne révélerons pas mais qui permet à la mise en scène de démontrer toute sa subtilité, sa profondeur, son humour. C'est un beau voyage qui est proposé là, plein de découvertes généreusement offertes aux spectateurs par ces explorateurs du récit.

Willy Boy, In Théâtrorama, 8 août 2019

NOVO

20h45. Retour à la Caserne, avec *Un homme* par la Compagnie Ultima Necat (54). Annoncé comme un « spectacle de théâtre transdisciplinaire », la chanson, l'acrobatie, la musique et le théâtre sont les arguments forts d'un contenu offert comme une fable. Tiré d'un recueil de nouvelles de Charles Bukowski, c'est une histoire d'amour, de sexe et de whisky qui se terminera mal, évidemment, pauvre à l'épreuve d'improbables retrouvailles. Il n'y pas tout à raconter qu'à voir, tout l'image est préparée. On se croit tour à tour chez Warhol ou chez Fassbinder, mais surtout partout où le diable nous emporterait. La mise en scène de Gaël Leveugle varie les couleurs de la folie et va crescendo au bout de la course.

Nathalie Bach In NOVO, Octobre-Novembre 2019

DISTRIBUTION

Écriture et Traduction : Gaël Leveugle
Avec : Charlotte Corman, Julien Defaye, Pascal Battus et Gaël Leveugle.
Mise en Scène et Scénographie : Gaël Leveugle
Musique : Pascal Battus
Diffusion Sonore : Jean-Philippe Gross
Création Lumière : Pierre Langlois & Frédéric Toussaint
Régie Générale : Frédéric Toussaint
Production / Diffusion : Élodie Couraud
Assistanat mise en scène : Louisa Cerclé
Construction Décor : Erwan Tur et David Yelitchitch
Remerciements : Nordine Allal, Masaki Iwana, Thomas Coux dit Castille et Nicolas Mazet

PRODUCTION
Compagnie Ultima Necat.

Co-production :
CCAM, SN de Vandœuvre-lès-Nancy
Transversales, SC de Verdun
ACB, SN Bar-le-Duc
La Filature, SN de Mulhouse.

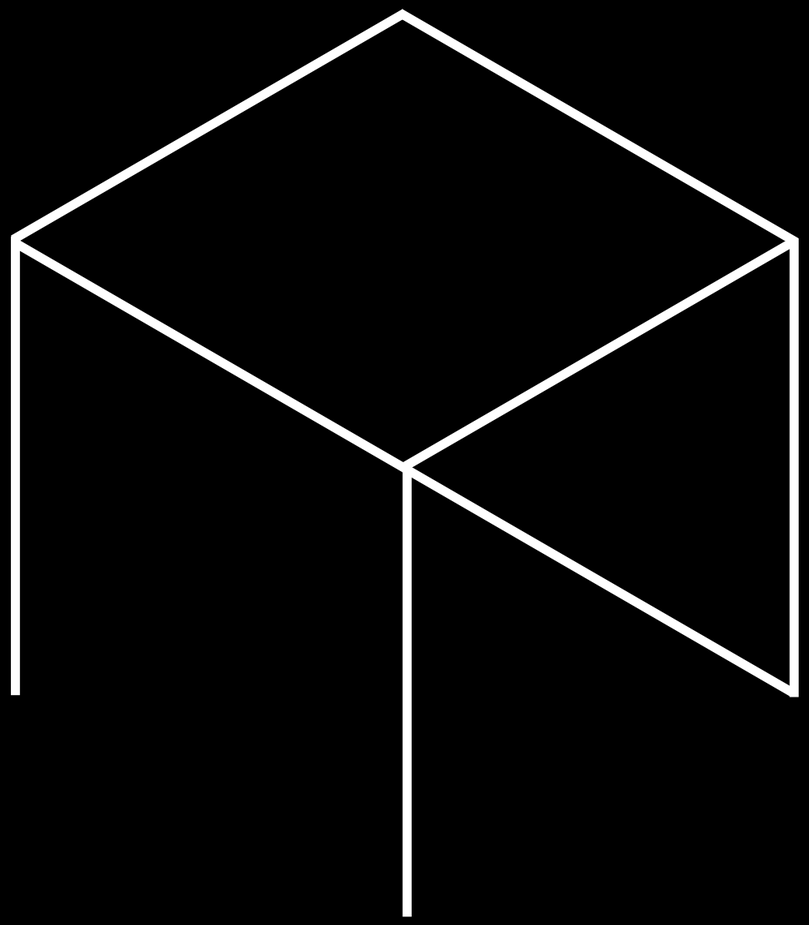
Soutiens :
Théâtre Ici&là, Mancieulles
Collectif 12, Mantes-la-Jolie
Le TGP, Scène conventionnée de Frouard
Bataville, La fabrique autonome des acteurs.
Le décor a été construit aux Atelier du Nest, Thionville.
Merci au Cirque Jules Vernes, pôle National cirque et arts de la rue, Amiens.
Avec le soutien de la SPEDIDAM.

crédit photos: Frédéric Toussaint

Un spectacle sélectionné et soutenu par la Région Grand Est

LORETTA STRONG

DE COPI



MISE EN SCÈNE GAËL LEVEUGLE
COMPAGNIE ULTIMA NECAT
AVIGNON - HAUTS PLATEAUX - JUILLET 2016

REVUE DE PRESSE

CE DOCUMENT RÉUNIT LES DIFFÉRENTS ARTICLES DE PRESSE QUI ONT ACCOMPAGNÉ L'EXPLOITATION DU SPECTACLE **LORETTA STRONG** DU 7 AU 30 JUILLET 2016 AU THÉÂTRE DES HAUTS PLATEAUX À AVIGNON.

NOUS AVONS SOUHAITÉ Y FAIRE PARAÎTRE EN PLUS LA PAROLE DE CERTAINS SPECTATEURS, PROFESSIONNELS OU NON, QUI AVAIENT SPONTANÉMENT VOULU NOUS COMMUNIQUER LEURS IMPRESSIONS APRÈS LA REPRÉSENTATION.

NOUS Y ADJOIGNONS ÉGALEMENT LES SUPPORTS DE COMMUNICATION, TRACTS (IL Y AVAIT 5 RECTOS DIFFÉRENTS) ET AFFICHE, QUE NOUS AVONS DIFFUSÉ ET PLACARDÉS PENDANT LE FESTIVAL.

————

LORETTA STRONG
TEXTE : COPI
MISE EN SCÈNE & SCÉNOGRAPHIE : GAËL LEVEUGLE
MUSIQUE : JEAN PHILIPPE GROSS
LUMIÈRE : MATTHIEU FERRY
AVEC : GAËL LEVEUGLE
VIDEO : JEANNE COMODE
COLLABORATION ARTISTIQUE : ELISE HÔTE
GRAPHISME DES SUPPORTS DE COMMUNICATION : LOUISA CERCLÉ
PRODUCTION ET DIFFUSION : ELODIE COURAUD
MERCIS À MIKAËL SERRE & STÉPHANE RUBERT

CONTACTS
PRODUCTION ET DIFFUSION :
ÉLODIE COURAUD: +33 6 18 36 92 90 - ELOCOURO@GMAIL.COM
WWW.UNTM.NET
ARTISTIQUE :
GAËL LEVEUGLE : + 33 6 78 58 74 21 - GAEL.LEVEUGLE@UNTM.NET

PRODUCTION : COMPAGNIE ULTIMA NECAT
COPRODUCTION ET PRODUCTION DÉLÉGUÉE : LA MANUFACTURE - CDN DE NANCY
COPRODUCTION : CENTRE MALRAUX - SN DE VANDŒUVRE-LÈS-NANCY, TRANSVERSALES VERDUN
AVEC LE SOUTIEN DU COLLECTIF 12 MANTES-LA-JOLIE

CE PROJET EST RÉALISÉ AVEC LE SOUTIEN DE LA REGION ALSACE - CHAMPAGNE ARDENNE - LORRAINE, DE LA DRAC ALSACE - CHAMPAGNE ARDENNE - LORRAINE, DU DICRÉAM, DE LA SPEDIDAM & DE LA VILLE DE NANCY

PRESSE

L'HUMANITÉ - 22 JUILLET 2016

LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS
l'Humanité

FESTIVAL D'AVIGNON : DU CÔTÉ DU OFF

Loretta Strong

La planète Terre a explosé. Dans un vaisseau spatial, Loretta est en route pour l'Univers. Ses compagnons trépassent. Ceux des autres fusées aussi. Enfin, on le suppose. Des rats, des fantômes, des grille-pain perturbent ce voyage sans retour. Comment perpétuer l'espèce, faut-il que les rongeurs fécondent les survivants ? L'immense délire de Copi a trouvé là un ami. Acteur qui se met en scène pour la circonstance, avec pour tout costume sa seule nudité totale et complète, Gaël Leveugle en rajoute dans la démesure. Et dans l'humour. Usant et abusant d'effets lumineux et sonores. Pour aboutir à un objet multiple et mal définissable, mais totalement abouti. Au-delà de la science-fiction. Au-delà des Plutoniens, des chauves-souris interstellaires et des hommes-singes de l'étoile Polaire. •

La Provence .com

Cette création 2016 signée Copi est à voir aux Hauts Plateaux (la Manutention) jusqu'au 30 juillet

Si "Loretta Strong" n'est pas un spectacle récréatif, c'est un travail remarquable !

C'est un cauchemar sidéral, une catastrophe cosmique, l'univers explose, tout explose, la terre explose, Linda explose et Loretta Strong aussi. Tout explose et se reconstitue et dans cette déflagration universelle flottent un frigidaire, un grille-pain, des waters, des cacatoès, des rats, des chauve-souris, des hommes singes, les corps de Steve, de John… Mais par qui Loretta se fera-t-elle inséminer ? Allo ? Allo la Terre ?

Loretta Strong est un cri d'angoisse apocalyptique remarquablement servi par Gaël Leveugle, acteur et metteur en scène, car Loretta c'est lui, seul en scène, ou plutôt seul comédien en scène car il faut dire un mot de la musique concrète de Jean-Philippe Gross et des éclairages de Matthieu Ferry.

Cela commence dans le noir puis dans une pénombre profonde la lumière laisse deviner un bras, une jambe, son intensité varie, vibre, dessine, découpe, dissimule, révèle… Non, ce n'est pas un spectacle récréatif, c'est un travail remarquable sur une vision du monde pessimiste mais peut-être pas désespérée et non dénuée d'humour.

Notre avis : on est impressionné

Pratique : Loretta Strong, jusqu'au 30 juillet (relâche les 11, 18 et 25), à 11h (durée 1h05), aux Hauts plateaux (la Manutention), 4, rue des escaliers Sainte-Anne.
Tarifs : 14€, 10€, 7€ (-18 ans). Informations et réservations au 06 18 36 92 90.

Alain Pécoult

LEBRUITDUOFF – 15 juillet 2016

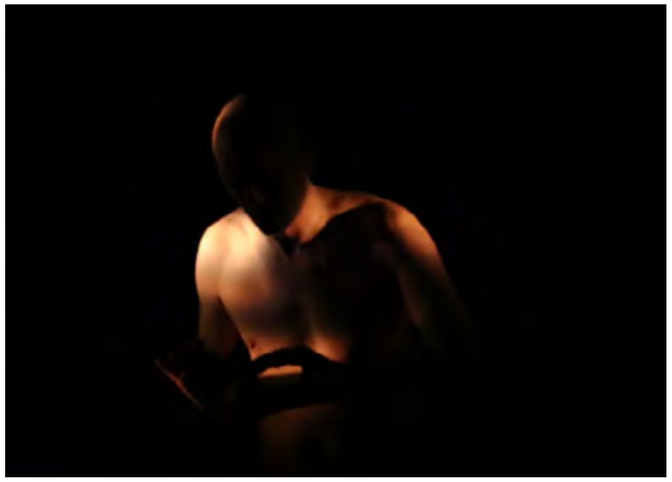
Loretta Strong – Cie Ultima – Les Hauts-Plateaux - 7-30 juillet

Posted by lefilduoff on 15 juillet 2016

AUX HAUTS-PLATEAUX : « LORETTA STRONG », OBJET THEÂTRAL NON IDENTIFIE

La compagnie Ultima Necat présente aux Hauts Plateaux, du 7 au 30 Juillet, un texte de Copi : *Loretta Strong*. Si la pièce, assez hermétique, peut se résumer en quelques lignes, elle draine avec elle tout un univers étrange et fou. C'est la plongée en apnée dans cet univers qu'on nous propose ici.
Loretta Strong -comme son nom l'indique- est une petite forte. Et la voilà ici jouée par Gaël Laveugle, un grand bonhomme sec. L'héroïne éponyme est missionnée pour aller semer de l'or dans l'espace et coloniser l'univers. Evidemment, rien ne va se passer comme prévu. Voilà pour la narration. Mais foin des histoires et de la chronologie, chez Copi, peut importe le flacon pourvu qu'on ait la défonce. Défonce de la narration, de la notion de personnage, du système social, tout y passe ! Se déroule alors devant nous tout un monde aussi obscur que merveilleux. Entre deux rats reproducteurs et la mort certaine de l'espèce humaine, la pièce explose de poésie. « La cervelle, ça fond sous la langue » dit Loretta : La logique dramaturgique se dissous par la force du langage. La pensée disparait pour laisser place à la langue, qui se déverse en pépites de ci de là, au détour d'une vulgarité ou d'une horreur.
Ces ruptures de langage, ces zeugmas permanents de l'esthétique, Gaël Laveugle -qui signe aussi la mise en scène- les enchaine et les enfile avec brio pour nous livrer un collier aussi perlé que l'univers porte d'étoiles. C'est de la dentelle de comédien qui tisse le fil du texte et le rend très intelligible (et qui a essayé une fois de lire le texte sait que c'est un challenge de dingue !). Il grimpe les cols de la fiction, négocie les virages langagiers, pédale dans les côtes de la sombre syntaxe de Copi pour nous faire tout comprendre. Et ça marche.
Extrêmement fidèle au texte, il en suit le rythme… d'un peu trop près, ce qui fait apparaitre très clairement (cruellement) les défauts de la pièce. Mais, malgré quelques aridités (être spectateur, ça se mérite), une bite burlesque ou un morceau de poème redonnent l'envie de plonger dans l'espace avec Loretta : « J'ai des pépites qui me sortent par tous les pores », la poésie nous sort par tous les pores de la peau parce que cet acteur parle par tous les pores. Cet homme est un corps parlant, un danseur de la langue et c'est assez rare au théâtre pour être souligné.
Outre la performance d'acteur, c'est le travail des lumières qui vaut le détour. Tout autant que l'aridité du jeu, il arrive que les lumières nous explosent à la gueule. Mais c'est bien Copi qui est violent (et la vie donc !) et tout est ici justifié. D'une inventivité éblouissante, les choix tranchés et catégoriques de Matthieu Ferry suivent et portent la pièce tout en lui donnant un écrin à sa hauteur. Même les saluts ont droit à leur lumière propre (peut-être le plus belle car veloutée et délicate) pour qu'on emporte avec nous, entre les caca-toès et les chiures de Linda, un peu de tendresse et de douceur.

Bruno Paternot



Vu #OFF16

Gaël Leveugle est une Loretta Strong organique, stricto sensu. Seul au centre de l'espace scénique, avec pour accessoires son corps nu et sa voix, il performe le texte de Copi, aux Hauts Plateaux, jusqu'au 30 juillet.
Debout, dans la pénombre de la galaxie, Gaël Leveugle se lance dans une sorte de transe textuelle. Il donne, ainsi, vie à ce texte de Copi. Le cannibalisme, la dégénérescence, la reproduction et l'assourdissant fracas, vers lequel se dirige l'humanité, s'illustrent de façon surprenante et s'incrustent dans l'esprit.
Le public s'attache aux mots de cette odyssée fantasmagorique. Le plateau dépouillé laisse place au jeu de lumières qui renforce les propos de Loretta. Les mots résonnent aux oreilles du public prisonnier de ce vaisseau dérivant dans l'immensité noire de notre avenir.
Gaël Leveugle signe ici une des performances les plus marquantes de ce festival, avec cet ovni théâtral qui prend à contre-pied toutes les programmations bien propres des théâtres.

Laurent Bourbousson

Loretta Strong de Copi, par Gaël Leveugle aux Hauts Plateaux, à 11h00, jusqu'au

LA TERRASSE AVIGNON JUILLET 2016

GROS PLAN

HAUTS PLATEAUX – LA MANUTENTION
D'APRÈS **COPI** / MES **GAËL LEVEUGLE**

LORETTA STRONG

La cosmonaute Loretta Strong essaie de joindre la terre au téléphone. Mais Linda est sur la ligne et brouille le jeu. Gaël Leveugle s'empare de la science-fiction psychédélique de Copi et interroge le corps du langage.

Loretta Strong est en perdition sur son vaisseau spatial. Le méchant Monsieur Drake a coupé l'oxygène. Loretta appelle à l'aide mais Linda parasite la communication et lui annonce que la Terre, colonisée par *« les Hommes-Singes de l'Étoile Polaire »*, vient d'exploser… Comment s'en sortir ? Comment trouver quelqu'un dans l'espace ? On est chez Copi, autrement dit en plein délire, *« dans un grand océan, un grand bouillon schizophrène où par expérience esthétique, la question du corps et de son ontologie tragique se partage entre la scène et la salle »*, dit Gaël Leveugle, qui met en scène et interprète le spectacle.

© Jeannie Comolle

Gaël Leveugle dans l'espace de Copi.

LE PLATEAU COMME LIEU DE COMPARUTION

La musique de Jean-Philippe Gross accompagne cette plongée mystico-cosmique dans l'univers déjanté de Copi, qui s'inspire de l'esthétique punk en vogue lors de l'écriture de ce texte, en 1974. *« Le trash, la défonce, livrent l'imagerie du corps à la pourriture et au poison et offrent l'avantage d'une autopsie du vivant, d'une lucidité sur nos profondeurs »*, dit Gaël Leveugle, qui choisit d'affronter la logorrhée du génial iconoclaste sans autre artifice que celui du jeu, au milieu d'une structure en tubes métalliques, comme un danseur oriental équilibrant ses mouvements entre lyrisme et grotesque.

Catherine Robert

AVIGNON OFF. Hauts plateaux – La Manutention, 4 rue des Escaliers-Sainte-Anne. Du 7 au 30 juillet à 11h. Tél. 06 18 36 92 90.

Rejoignez-nous sur Facebook

PARTENARIATS, CONTACTEZ-NOUS / 01 53 02 06 60 OU LA.TERRASSE@WANADOO.FR

MES SAGES

VOUS M'AVEZ BOULEVERSÉ, CE MATIN. VOUS M'AVEZ PLONGÉ DANS LE SILENCE ET DANS LE NOIR. VOUS AVEZ, IL ME SEMBLE, CONVOQUÉ BACON SUR LE PLATEAU. J'AI VU CES CORPS DÉFORMÉS, FLOTTANT DANS DES CUBES EUX MEME DANS LE VIDE. L'INTERPRÉTATION EST MAGNIFIQUE, TERRIFIANTE. ARTAUD N'ÉTAIT PAS LOIN NON PLUS. CETTE MÉTAPHORE DE L'HUMANITÉ M'EFFRAIE ET ME BOUSCULE. NOUS SOMMES SEULS ET NUS DANS L'ESPACE INTERSIDÉRAL FROID ET HOSTILE. JE SUIS SANS VOIX.

ÉRIC

OUI, MAGNIFIQUE PERFORMANCE !
SUR LE TEXTE, NOUS SOMMES PARTAGÉS: MON ÉPOUSE A EU MOINS DE DIFFICULTÉ À S'EN EMPARER.
MAIS NOUS RECOMMANDONS LE SPECTACLE À TOUS NOS INTERLOCUTEURS, ÉVIDEMMENT.
C'EST UN GRAND MOMENT DE THÉÂTRE.
JE VOUS PRÉCISE QUE NOUS SOMMES MESSINS: RAPPELEZ-NOUS RÉGULIÈREMENT VOTRE PROGRAMMATION.
NOUS VENONS AUTANT QUE POSSIBLE AU NJP, MAIS C'EST À AVIGNON QUE NOUS FAISONS LE PLEIN DE THÉÂTRE, EN RAISON D'AGENDAS PROFESSIONNELS SURCHARGÉS.
TRÈS CORDIALEMENT

ANNE ET JEAN-PHILIPPE E.

SI JE NE SUIS PAS RESTÉE C'EST QUE J'AI FONCÉ À L'ACCUEIL DE L'HOMME QUI RIT.
QUEL TEXTE DINGUE !
J'AI ÉTÉ UN PEU PERDUE DANS L'ESPACE INTERSIDÉRAL PAR MOMENTS MAIS GAËL FAIT VIVRE CE TEXTE ET SA FOLIE COMME L'ATHLÈTE DISCOBOLE QUE SUGGÈRE SA NUDITÉ.
LA LUMIÈRE,LA SCÉNO SONT MAGNIFIQUE. L'ENTRÉE DANS L'UNIVERS EST TRÈS , TRÈS FORTE ET NOUS SOMMES TOUT DE SUITE INVITÉS À BIEN ATTACHER NOS CEINTURES. IL FAUT !

ANNE CHARLOTTE L.

UN RAVAGE INTÉRIEUR. UNE LESSIVE ORGANICO FOLLE. UN OVNI. ENFIN ENFIN ENFIN. À LA FRONTIÈRE DU MONSTRE, DU RIRE (BIZARRE) ET DE LA TRAGÉDIE DE L'HOMME. UN TRIP PSYCHÉDÉLIQUE, UN VOYAGE OÙ DÉFILENT NOS SOLITUDES. THÉÂTRE DE L'INDICIBLE ENFIN. DU MÉTAL HURLANT BRUT, LE BUNKER DE LA DERNIÈRE RAFALE, 2001 ET THX DANS LE MOULIN À BOUDIN INTERSIDÉRAL. L'ESPACE ET L'ENFERMEMENT EN MÊME TEMPS. ET CETTE FLAQUE DE SUEUR QUI NOUS RELIE À NOUS SPECTATEURS TRANSPIRANTS. DUR DE REVENIR SOUS LE SOLEIL ET LES GAZOUILLIS AVIGNONESQUES APRÈS UNE TELLE PERFORMANCE.

GUILLAUME L.

RIMBAUD

MALLARMÉ

Attention, Gaël Leveugle a cette immensité du comédien, celle d'être talentueux et savant.

RÉTROBLOG AVEC GAËL LEVEUGLE

L'année dernière, le public curieux qui est allé aux Hauts Plateaux découvrir *Loretta Strong* de Copi par Gaël Leveugle fut surpris par le traitement scénique de la pièce. Pour Ouvert aux publics, Gaël Leveugle était la révélation du #OFF16. Cette année, il présentait des étapes de recherche autour de son futur projet Mallarmé Rimbaud. C'était l'occasion de le croiser à nouveau. Attention, Gaël Leveugle a cette immensité du comédien, celle d'être talentueux et savant. Par Laurent Bourbousson.

Gaël, il semble que la voix est un sujet qui vous obsède ?
Mon travail sur la voix a été amorcé à partir de 2010, sur un texte d'Antonin Tarantino, *Les vêpres*. Ce texte est tout en profondeur, voire métaphysique. Cette création se construisait en trio entre un metteur en scène, un musicien et moi. En utilisant un masque de voix, le texte prenait du sens. J'avais approché ce travail chez Lecoq. Ce sont des choses qui m'intéressent profondément. La voix est abordée par son côté physique.
J'ai une référence savante, celle de Carmelo Bene au sujet de son travail sur les poésies d'Essenine. On ressent le travail énorme effectué sur la voix. C'est cette démarche qui m'intéresse particulièrement : la question de l'élaboration technique pour arriver à une disjonction entre le corps et la voix.

Comment abordez-vous ce nouveau cycle de recherche, Rimbaud et Mallarmé ?
On l'aborde dans une relation à la musique. Le traitement technique de la voix viendra ensuite. Nous avons effectué une performance au festival Sidérations à Paris. On travaille sur un logiciel qui par des algorithmes transforme la voix en musique.
Ce cycle est prévu sur 3 ans. Nous devrions travailler avec Benoît de Cornulier, professeur émérite à l'Université de Nantes, qui est le spécialiste de la poésie métrique. On se rapproche, également, de l'Université de Nancy sur ce projet. On échange avec des chercheurs de poésie métrique. On se pose la question suivante : qu'est-ce que déclamer aujourd'hui, en 2017 ?

Vous travaillez sur la déclamation de ces poèmes en musique. Comment cela se passe-t-il ?
À chaque représentation, je travaillerai avec des musiciens différents. Chacun aura son langage et nous verrons comment nous rencontrer lors de ces miniatures. Cela contribuera à la création d'un paysage sonore renforcé par la déclinaison du poème.

Il y a le côté excitant relatif à la création, dans ce projet ?
Oui. On est sur autre chose que sur un spectacle de reproduction. Ça interroge aussi la forme que cela doit prendre. Est-ce celle de l'impromptu ? Aujourd'hui, je suis sur la lecture textuelle linguistique, la versification, ses origines, sur la construction stylistique de chaque poème. C'est un travail que je peux faire, je ne sais pas vers quelle forme on se dirige. Ce que je présente aujourd'hui, ce sont différentes expériences afin de progresser dans ma recherche. Je comprends le spectacle quand le public est là.
Ces formes sont des choses qui se rencontrent de façon plus simple avec le public.

Est-ce que le choix de ces poètes aurait pu être autre ?
Oui, notamment des poètes russes du XX[ème] siècle, mais également des poètes américains de la même période. Pour mon prochain spectacle, j'ai un projet sur Bukowski.

LIENS VERS LE WEB
Le site de la compagnie là.

À l'image de Carmelo Bene, Gaël Leveugle explore a voix, sa voix mais également les poèmes de Rimbaud et Mallarmé

On a assisté à Projet Rimbaud & Mallarmé

Accueilli lors de Officieuses à l'Artéphile, le comédien Gaël Leveugle a présenté le résultat de ses premières recherches intitulées *Les miniatures Mallarmé Rimbaud*. Réjouissant pour certains et énervant pour d'autres, mais parfaitement revigorant.
Il y a un côté trippant d'assister aux premières recherches d'un metteur scène et comédien. À l'image de Carmelo Bene, Gaël Leveugle explore la voix, sa voix mais également les poèmes de Rimbaud et Mallarmé. Qu'est-ce que signifie dire sur un plateau ? Est-ce que le simple fait d'énoncer des vers fait acte de représentation ?
En tant que spectateur, la réponse peut être négative. Mais si on prend cet essai pour une étape de recherche de la matrice créatrice, alors oui, les 3 temps qui ont été présentés à l'Artéphile font spectacles et sont d'une espèce théâtrale réelle et profonde.
J'ai assisté à la dernière soirée des miniatures. On peut reconnaître le fait que si tout n'était pas parfait, cet exercice a un côté revigorant. Les tâtonnements et hésitations du comédien lui permettent d'ouvrir des brèches inexplorées jusqu'ici. Nous sommes ici dans la recherche pure. Peut-être un peu trop intellectualisante, certes, mais il en ressort un acte de résistance, celui de créer un moment que chacun percevra comme il l'entend. Le comédien met entre les mains du public toute sa confiance afin qu'il se saisisse de la proposition.
La pénombre de la salle invitait à fermer les yeux pour se laisser porter par le flot/flow de mots et laisser des images affluer de toute part.
Gaël Leveugle est talentueux. Il n'y a pas de doute !

Une performance vocale et musicale

BAR-LE-DUC Culture

Rimbaud ouvre le théâtre

À l'occasion du festival RenaissanceS et pour la première fois depuis 1970, le théâtre des Bleus de Bar accueillit un spectacle en ses murs. Un premier pas vers son ouverture, prévue en 2020.

Les planches du théâtre des Bleus de Bar servent de nouveaux habitués pendant le festival RenaissanceS. Fruit d'un partenariat avec l'ach, la scène pourra accueillir le spectacle « Rimbaud et Mallarmé, le homme rêve », présenté par la compagnie Ultima Necat à six reprises tout au long de week-end. Une performance vocale et musicale adaptée de la poésie de Rimbaud et interprétée par Gaël Leveugle, accompagné de Bruno Fleurence à la guitare.

« Nous voulions un partenariat avec l'ach dès que nous avons racheté le théâtre, pour se compléter et non pas pour être en concurrence », indique Etienne Tagnon, l'un des trois propriétaires. Une façon aussi pour l'établissement de montrer qu'il est actif, même si les travaux seront encore longs pour permettre une ouverture totale. « Idéal, c'est d'accueillir quelques spectacles pour faire parler de nous, mais nous n'avons pas encore de vraie programmation. Il ne faut pas que les gens pensent que nous avons fini de rénover le théâtre parce qu'il y a des représentations, nous serons toujours heureux d'en », ajoute-t-il.

2020

C'est la date prévue pour l'ouverture du théâtre.

La sécurité et l'accessibilité sont placées en priorité pour la réhabilitation du théâtre. Photo Jean Noël Poirson

Une ouverture par étapes

Le prochain grand chantier concerne les façades et les fenêtres, devant avoir lieu à l'automne si la somme nécessaire, 150 000 €, était réunie. « Nous avons déjà obtenu 75 000 €, mais il manque encore quelques dizaines de milliers d'euros pour atteindre les 150 000 € que demandent ces travaux », précise Etienne Tagnon. Un premier pas vers l'ouverture du théâtre, prévue en 2020. Si les propriétaires parviennent à obtenir 800 000 € pour la réhabilitation totale, dur dur. « Nous pensons réaliser un chantier par an, mais nous n'avons pas de calendrier précis car cela dépendra des capitaux », poursuit le trentenaire. Les prochaines étapes seront consacrées à la rénovation du toit, des façades, mais également à l'installation du chauffage et de l'électricité. La mise en place de l'accessibilité pour les personnes à mobilité réduite est envisagée pour 2018.

Pour l'heure, le théâtre se concentre sur la sécurité du public. Chaque représentation lors du festival pourra accueillir 50 personnes debout uniquement. « C'est une recommandation du SDIS, puisqu'il n'y a que 2 issues de secours. Il y aura des agents de sécurité de l'ach », intervient Etienne Tagnon. Pour espérer y assister il faudra s'y prendre en avance, aucune réservation n'en sera en place.

Adeline DEVOUX

« Samedi 1er juillet à 14 h 30, 17 h et 18 h 45. Dimanche 2 juillet à 14 h 45, 16 h 15 et 18 h.